

MARC DEPAEPE

**«De pedagogisering achterna. Aanzet tot een genealogie van de pedagogische mentaliteit in de voorbije 250 jaar»**

Louvain/Amersfoort, Acco, 1998, 285 p.

Le livre de Marc Depaepe fait partie de ces ouvrages qui interpellent, déconcertent et qui, une fois lus et relus, ne laissent pas indifférent. Et cela non seulement parce que cette étude, qui peut être utilisée comme un véritable manuel, offre une synthèse claire, récente et complète sur l'histoire du mouvement pédagogique de 1740 à nos jours, mais surtout parce que cette histoire comporte une dimension sociale et culturelle fort intéressante. A ce titre, l'étude de M. Depaepe renverse certains *a priori* de départ, soulève de nouvelles interrogations, ouvre de nouvelles perspectives !

Rappelons tout d'abord que cet ouvrage, issu d'un cours donné au sein de la section Histoire de la Pédagogie de la KUL, est le fruit de 20 ans de recherches menées principalement par l'auteur dans le domaine de l'histoire de l'enseignement et de la pédagogie. Aussi, retrouve-t-on dans cette étude la clarté didactique du professeur et la maîtrise scientifique du chercheur.

D'emblée, M. Depaepe inscrit ses recherches dans un cadre conceptuel assez

développé : délaissant l'histoire 'galerie' consistant à décrire de façon quelque peu encyclopédique et linéaire les idées et les pratiques des 'grands pédagogues', Depaepe opte pour une histoire sociale et culturelle de la pédagogie; ce qu'il appelle plus communément la "pédagogisation" (*Pädagogisierung* en allemand) de la société. Il s'agit désormais pour l'historien d'étudier l'influence croissante de la pédagogie dans la vie quotidienne des enfants et des adolescents, en se livrant à une véritable enquête anthropologique et ethnologique du 'fait éducatif'. Ainsi, le chercheur est notamment convié à étudier, outre le phénomène de scolarisation graduelle de la société en tant que telle, l'éducation familiale, les mouvements de jeunesse, la littérature enfantine, les 'cultures jeunes', etc.

Contrairement au paradigme moderniste qui insiste invariablement sur les progrès continus d'une école et d'une pédagogie devenant de plus en plus 'libératrices', l'auteur, fort influencé en cela par Michel Foucault, conçoit l'histoire de la 'mentalité pédagogique' en termes de permanences et de changements, de continuités et de discontinuités, de structures et de ruptures. Cela n'empêche toutefois pas M. Depaepe de dégager, au-delà des événements accidentels, une 'grammaire' de la pédagogisation, sorte de structure presque immuable, principalement basée sur l'"infantilisation", sur la relation d'autorité, sur la socialisation aux normes dominantes et, surtout, sur cette tension dialectique incessante entre l'élargissement de l'autonomie individuelle et le renforcement de la contrainte collective qui traverse tout le mouvement pédagogique depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à

notre questionnement post-moderniste. Enfin, cette histoire de la pédagogisation graduelle de la société, qui se déploie dans la longue durée, est étudiée en corrélation étroite avec d'autres processus culturels tels que la modernisation, la civilisation (Elias), la disciplinarisation et la normalisation (Foucault) des comportements et des conduites.

Muni de cette véritable grille conceptuelle, Depaepe découpe son histoire de la 'généalogie de la mentalité pédagogique' en trois grandes périodes, renfermant chacune leurs contradictions propres : la période romantique et des Lumières (1750-1840), celle du capitalisme, du libéralisme et de la 'démocratie bourgeoise' (1840-1914), enfin, celle s'étalant de l'hégémonie à la disparition progressive des 'grandes idéologies' (de 1914 à nos jours). Ces trois grands 'temps pédagogiques' sont traités de la même façon par l'auteur, qui les aborde du général au particulier, de l'exposé des discours théoriques à l'analyse de la réalité vécue au quotidien. Ainsi, après avoir replacé chaque période dans son contexte socio-culturel, il passe en revue les différentes idées et pratiques pédagogiques de l'époque, pour aboutir au développement du 'cas' belge.

La pédagogisation de la société trouve son origine dans les processus de modernisation et de civilisation qui caractérisent l'époque des Lumières et du romantisme (1750-1840). Ce phénomène de modernisation, œuvre de la bourgeoisie qui s'efforce d'occuper le pouvoir depuis la révolution française, poursuit essentiellement une triple finalité philosophique dans les domaines de l'éducation et de

l'instruction : l'instruction, basée sur les lumières de la raison, doit émanciper l'individu, ouvrir la voie à l'autonomie du sujet pensant (Kant); l'éducation est également conçue comme un instrument de mobilité (Condorcet) ou de reproduction sociale (Destutt de Tracy); enfin, l'éducation doit permettre l'auto-développement de l'humanité comme sujet de l'histoire (Hegel). Sur le plan plus proprement pédagogique, M. Depaepe, certes, démontre que le projet éducatif d'auteurs comme Rousseau, Fröbel et Pestalozzi consiste à libérer les dons innés de l'enfant, à laisser s'éclorre la véritable nature de l'individu, par un recours constant à un enseignement attractif, pratique et adapté à l'âge de l'élève. Néanmoins, la relation pédagogique reste, en partie encore chez ces 'grands pédagogues', basée sur l'infantilisation, la moralisation, la disciplinarisation et l'inculcation des normes dominantes. C'est ce modèle éducatif qui, à l'époque, est pratiqué dans les écoles et dans toutes les autres formes de pédagogisation de la société (dans les familles, les mouvements de jeunesse, la littérature enfantine, etc.). Bref, le siècle de l'*Aufklärung* entend former des citoyens peut-être autonomes et responsables, mais respectant surtout le nouvel ordre social qui, peu à peu, se substitue à l'Ancien Régime !

Au cours de la période allant de 1840 à 1914, le processus de pédagogisation se poursuit dans un contexte socio-culturel dominé par la bourgeoisie, mais connaissant néanmoins à l'approche de la Première Guerre mondiale un lent phénomène de démocratisation : extension du droit de vote, premières lois sociales, généralisation de l'instruction pour tous,

etc. Certains pédagogues dits ‘réformateurs’ participent également à ce mouvement de fond en se faisant les apôtres d’une ‘éducation nouvelle’, centrée sur les besoins vrais de l’élève (*Pädagogik vom kind aus*), capable d’(auto)épanouir de façon harmonieuse toutes les facultés de l’individu par l’emploi de méthodes actives, adaptées aux rythmes de croissance de l’enfant. Effectivement, la psychologie expérimentale tente d’apporter à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle une légitimité scientifique à cette pédagogie dite ‘nouvelle’, notamment en démontrant les différents stades de l’évolution psychophysologique de l’enfant. Cette meilleure connaissance de l’enfant permet à ces ‘réformateurs’, non pas de changer l’ordre établi – sauf pour les communistes, les socialistes et les anarchistes –, mais de mieux intégrer la population au sein de la ‘démocratie bourgeoise’ de l’époque (*burgelijke democratie*), de pratiquer ce que M. Depaepe appelle une socialisation adaptée (*aangepaste socialisatie*). Ainsi la pédagogie de Georg Kerschensteiner consiste à former des ouvriers qualifiés au service de l’empire allemand, celle de John Dewey à préparer les élèves à l’*‘american way of live’*, celle d’Ovide Decroly à intégrer les ‘anormaux’ au sein de la société, etc. Poursuivant sa quête de déconstruction du mythe réformiste, Depaepe souligne également que ce courant dit de l’‘école nouvelle’ ne doit pas tellement se lire en rupture avec le passé pédagogique, mais bien plutôt en continuité avec celui-ci. Enfin, l’auteur se demande si l’éducation ‘expérimentale’ a réellement profité aux élèves ou ... plutôt à la reconnaissance professionnelle des pédagogues eux-mêmes ?

Dans la pratique, l’éducation et l’enseignement ont surtout joué un rôle de domination et de contrôle social, en inculquant aux élèves, par la contrainte, la discipline et l’autorité, l’ensemble des règles, des normes et des croyances constituant la substantialité de la culture dominante de l’époque (obéissance, sobriété, hygiène, etc.) : la littérature enfantine diffuse une morale conformiste et rigoriste; les jouets préparent les enfants issus des milieux aisés à assumer des postes à responsabilité; les mouvements de jeunesse et l’école s’emploient à faire accepter, à faire aimer même, l’ordre social, etc. Dans ce contexte, Depaepe démontre que les réformes pédagogiques menées par les élites – croyantes ou non – pour ouvrir l’école sur la vie réelle (*de school voor het leven*) consistaient en fait à améliorer la finalité moralisatrice de l’institution scolaire. Cependant, en résistance à cette emprise croissante de la pédagogisation dans leur vie, certains jeunes développent une ‘contre-culture’.

Dans la dernière partie de son ouvrage, M. Depaepe étudie le processus de pédagogisation de la société, de sa massification au cours de l’entre-deux-guerres à sa remise en cause actuelle, dans un contexte évoluant de la mobilisation de masse à la consommation de masse, du rigorisme contraignant des normes morales et du pouvoir ‘sacrificiel’ des ‘grandes idéologies’ concurrentes, au doute post-moderniste, à la perte de repères et au repli sur la sphère privée caractérisant notre société contemporaine. Toutes ces mutations ont également affecté les domaines de la culture, de l’éducation et de l’enseignement.

Bien que ces évolutions soient perceptibles dans le long terme, l'auteur nous rappelle cependant que la période allant de 1914 à nos jours est surtout marquée par une opposition constante, tant au niveau des idées que des pratiques pédagogiques, entre une éducation 'dirigiste' (*führen*) et 'libérale' (*wachsenlassen*), entre une sujétion et une libération de l'individu. Ainsi, pendant l'entre-deux-guerres, si quelques partisans de l' 'école nouvelle' (Steiner, Neill, Freinet et Korczak) tentent de mener en marge de la société des expériences originales d'auto-éducation, d'auto-gouvernement (*selfgovernment*) et d'enseignement coopératif, d'autres membres de ce mouvement font preuve de plus de conformisme social (Washburne, Parkhurst, Ferrière). Mais, pour Depaepe, le courant prépondérant aux cours des années 1920-1930 est celui d'une pédagogie normative, dont le but est de soumettre l'individu à la collectivité ou à l'idéologie dominante – que celle-ci soit de nature marxiste-léniniste, chrétienne ou fasciste – par une éducation dirigiste et autoritaire. Bien sûr, des nuances et des oppositions traversent ce mouvement normatif, mais tous renvoient à une hétérodétermination de l'individu. De même, l'approche 'expérimentale' de l'éducation est déterminée à cette époque par des finalités sociales, qu'il s'agisse de la sélection méritocratique par les tests ou de l' 'hygiénisme racial' des nazis. Quant à la vie quotidienne, elle est dominée jusqu'aux années 1960, en tout cas en Flandre, par une morale 'conservatrice', notamment véhiculée par des associations de masse de plus en plus nombreuses. Ces normes répressives seront remises en question au cours des années 1960, au profit d'un épanouis-

sement de l'autonomie individuelle, d'une abolition de la frontière entre adultes et enfants, d'une éducation antiautoritaire, etc. Dans les années 1970, certains auteurs (Freire et Illich) iront même jusqu'à plaider en faveur d'une suppression de la pédagogisation de la société. L'auteur se demande alors si ces années 60-70 marquent réellement la fin de la pédagogisation et si les années 80 ne se caractérisent pas plutôt par un retour à plus de normativité.

En définitive, M. Depaepe nous livre ici une solide synthèse, intelligemment construite et longuement méditée, sur l'histoire sociale et culturelle des idées et des pratiques pédagogiques. Au passage, l'auteur remet en question certains stéréotypes du passé, souvent idéalisé, de l'acte pédagogique, ce qui rend son travail plus intéressant encore. Néanmoins, les nuances et les interrogations qui traversent constamment cette étude ne permettent pas véritablement de dégager, dans la longue durée, les évolutions et les transformations du processus de pédagogisation de la société. Quelles sont les grandes modifications subies par ce mécanisme entre le XVIII<sup>e</sup> siècle et les années 1960 ? En outre, on peut se demander si nous ne sommes pas en train de franchir une nouvelle étape de ce processus culturel avec l'essai de redéfinition d'un projet de socialisation –notamment avec le 'retour' de l'éducation civique –, censée répondre à certains problèmes contemporains tels que la montée de l'exclusion sociale, du racisme et de la violence ? L'enjeu de cette 'redéfinition' n'est pourtant pas inconnu à l'auteur : il s'agit de (ré)inventer, à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, un nouvel équilibre entre

l'épanouissement de l'individu et son intégration au sein de la collectivité, dans un contexte social dominé par le multiculturalisme et le pluralisme. Du reste, une des leçons principales de l'étude de M. Depaepe ne consiste-elle pas, précisément, à nous rappeler que, sous l'angle pédagogique, ce processus d'«équilibration» a toujours été continu, pluriel, précaire et relatif ?

*Baudouin Groessens*